

Les carrières souterraines du Valenciennois

UNE SYNTHÈSE HISTORIQUE ET GÉNÉALOGIQUE SUR LES SOUTERRAINS DE L'ARRONDISSEMENT DE VALENCIENNES

VINCENT DUSEIGNE

2016

OB

Les souterrains de l'arrondissement de Valenciennes sont hétéroclites. Autant sur le Mélantois il existe une unité globale des sites souterrains, autant sur le Valenciennois les excavations sont de tous types, de toutes formes, de toutes dates. De ce fait, il est assez difficile de procéder autrement que par l'accumulation de descriptions. Il aurait été agréable de tirer de cet ensemble une caractérisation géographique, mais cela se révèle tout bonnement impossible. Peu de sites souterrains se ressemblent.

Pourquoi le Valenciennois ? La question pourrait être d'emblée posée. La réponse est en fait simple : l'arrondissement possède de nombreux souterrains, pour la plupart méconnus, qui à défaut d'être extraordinaires sont souvent passionnants. Les descriptions historiques manquent, à tel point que ces textes ici présents sont très largement lacunaires – nous le savons. La matière première fait défaut ; les actes administratifs se comptent par dizaines plutôt que des milliers. Nous en sommes aux déductions avant les affirmations.

Le Valenciennois est isolé du point de vue des souterrains. L'arrondissement est bordé par de vastes terres vierges d'excavations ou bien différentes du point de vue historique :

- Le quartier de Pévèle, qui ne possède aucune exploitation pour des raisons géologiques.
- La province de Tournay, qui ne possède quasiment aucune exploitation souterraine.
- L'Avesnois, qui a un profil géologique assez particulier, et où l'on retrouve quelques rares exploitations de sables et d'argiles meubles, mais en tout cas aucun site souterrain d'envergure.
- Le Comté de Haynaut Cambrésis, dans lequel va se trouver quelques carrières souterraines (Cambrai, Ribécourt) et d'innombrables souterrains-refuges; un sujet qui mérite un ouvrage entier et d'ailleurs, plusieurs ouvrages s'y consacrent en partie. Il n'y a pas de souterrain-refuge en Valenciennois.

Valenciennes possède un curieux patrimoine souterrain. Nous allons passer en revue chaque commune, avec pour but premier le regroupement de toutes les recherches qui ont été menées jusqu'à présent (1996-2016). En aucun cas cette étude ne peut prétendre à l'exhaustivité.



Sommaire

Les sites les plus anciens : Hordain et Avesnes-Le-Sec

Un grand centre médiéval : Valenciennes

Estreux : la belle mystérieuse

Saint-Saulve : les mystères du Rôleur

Marly : le Chemin Vert Anzin : la carrière sauvage

Les sites d'extraction secondaires

Abscon

Aulnoy-Lez-Valenciennes

Trith-Saint-Léger

Condé-Sur-L'Escaut

Denain

Douchy-Les-Mines

Haspres

La Sentinelle

Petite-Forêt

Rombies-et-Marchipont

Tous les documents d'archives proviennent des Archives Départementales du Nord. Toutes les topographies ont été établies par le SDICS de Douai.



Hordain

Effectuer des recherches sur le thème des carrières souterraines d'Hordain a quelque chose d'assez irritant. Ça commence d'emblée plutôt mal lorsqu'il s'agit de parler d'un lieu qu'on apprécie tout particulièrement; tel est pourtant le sentiment. Les carrières souterraines d'Hordain sont de grand développement, possèdent un intérêt archéologique et technique indéniable, et de plus, il est de fait qu'elles sont esthétique. Ce qui est irritant à proprement parler, c'est qu'il n'existe pour ainsi dire aucune documentation.

La seule source bibliographique fiable est la première édition du livre de Bernard Bivert, sur les souterrains du Nord-Pas-de-Calais, complété par les recherches d'Yves Paquette sur les stabilités. Pour le reste, absolument tout est à inventer. Le travail n'est pas mince. Voire même, nous aurions presque envie de dire, la tâche est si ardue, nous y allons à reculons.

Hordain est une petite ville de presque 1500 habitants, située au sud-ouest de Valenciennes. Elle se situe à cheval sur le Valenciennois et le Cambrésis. Elle hérite de ces influences, mais se rattache tout de même principalement au valenciennois. Hordeng dans un lointain passé, Hordaing d'après Cassini, parfois Hordain-Sur-Escaut, telles sont les anciennes toponymies.

Description globale

Les carrières d'Hordain sont très vastes. Elles sont pour ainsi dire inconnues du grand public étant donné qu'elles ne défraient jamais la chronique. Premièrement, il est possible de dire qu'elles sont actuellement pour la plupart stables. Ce n'est pas comme dans le sud lillois où des catiches s'effondrent presque chaque hiver, vu les faibles résistances des craies dans les périodes humides hivernales et médiocres obturations de catiches. Ici le modèle de creusement est à chambres et piliers, et non en catiches qu'on ne trouve que dans le lillois ou presque. Deuxièmement, elles ne sous-minent pas de l'habitat (comme à Lezennes, à Faches). Elles sont situées majoritairement sous les terres de cultures. Ceci est affirmé à quelques précisions près car des galeries sous-minent les terrains de Sevelnord. En tout et pour tout, il est aisé d'affirmer que ce sont simplement des carrières discrètes.

Les galeries des carrières d'Hordain sont assez souvent à faible profondeur. Il s'agit de puits avoisinant les 7 mètres (et encore parfois 5 mètres), avec des galeries hautes de plus ou moins 2 mètres. Les travaux sont menés en hagues et bourrages. Ça signifie que tous les moellons « stériles », disons de mauvaise dimension, étaient utilisés en bourrages. Il en résulte un ensemble de galeries particulièrement difficile à parcourir. De très nombreux endroits — y compris de passage principal — sont remblayés. Il faut ramper dans des passages hostiles, du fait que les blocs non équarris sont pointus et mal disposés. C'est assez chaotique, en fait ! Il pourrait être considéré comme un privilège de descendre dans Hordain, pourtant c'est surtout très difficile et épuisant.

Au-delà de ces remblais incessants, les carrières sont creusées dans une craie du sénonien, qui est pure et belle. Les secteurs dégradés existent, mais sont assez rares. Le creusement peut avoisiner quelquefois celui d'Avesnes-Le-Sec ; la finalité, alimenter Valenciennes en pierre de taille, c'est la même chose qu'à la carrière d'Estreux.

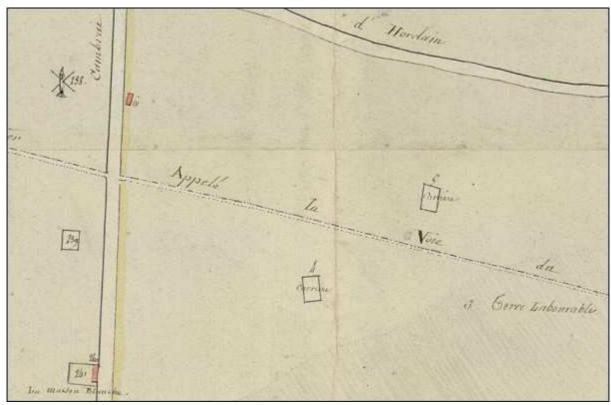
Lorsque l'on regarde les vieilles cartes topographiques d'Hordain, un œil exercé décèle immédiatement l'activité extractive de la pierre. Les toponymies des lieux-dits sont parlants : Le trou à cailloux, le Pavé, La Fosse à Loups. Vu le volume de creusement, il a bien fallu une fameuse équipe de carriers.

Certaines de ces carrières sont médiévales, sans qu'elles soient aussi anciennes qu'Avesnes-Le-Sec. En cette dernière, la pierre était de meilleure qualité qu'à Hordain. Elles sont anciennes notamment vu le plan d'exploitation anarchique, mais aussi par citation : Des chantiers ordinaires nécessitaient une fourniture moyenne de 10.000 à 20.000 pierres par an : à Bouchain en 1378, on livrait des carrières d'Hordain 12.202 pierres et 275 charettes de moellons, en 1405, 21.023 pierres, au Quesnoy pour les fortifications en 1395-96, 10.412 pierres, en 1396-97, 7565 pierres. [A. Salamagne, Construire au Moyen-âge : les chantiers de fortification de Douai]. 1890 comme date finale d'exploitation pourrait correspondre à une bonne fourchette d'évaluation. Notons que le donjon de Bouchain a été rechemisé au 16ème siècle en pierre d'Hordain.

Sur l'après-carrière, le SDICS a fait remblayer en 1978 un secteur non négligeable (8000 mètres cubes) sur la carrière affectant le lieu-dit « Le Moulin à Vent ». Celle-ci était en trop mauvais état et commençait à menacer la RN30. Plus tard et, compte-tenu de l'histoire de la carrière, nous dirons assez récemment, Sevelnord a fait remblayer un certain nombre de galeries sous des terrains de l'usine, comme la carrière Hordain-Simca antérieurement. Le site du Moulin est équipé de convergencemètres (cannes de convergence) et d'extensomètres.

La craie chloritée d'Hordain et d'Avesnes-Le-Sec est de meilleure qualité que celle de Lezennes. La raison, c'est en fait cette couleur un peu grisâtre ou jaunâtre. A première vue, on penserait aisément que la pierre est mauvaise et impure à cause de cet aspect sale. En fait, c'est un liant sableux qui donne cette couleur, ce qui explique la meilleure qualité : elle est plus résistante en compression. Ces qualités expliquent deux choses : premièrement le fait que la pierre d'Hordain est vendue plus chère que la pierre de Lezennes. Le prix est le double, 16 francs prise sur place, 40 francs livrée à Lille. Deuxièmement, la pierre d'Hordain est utilisée dans la statuaire, ce qui n'est assurément pas le cas à Lezennes. La pierre d'Hordain est généralement appelée, dans une certaine globalité (mais nous savons qu'il faut être plus précis) de la pierre d'Avesnes. Dans le vocable local, elle s'appelle le blanc-caillou, ce qui n'est pas sans rappeler les blancs-caillos de Lille. Les exploitants sont dénommés des carriéreurs, jamais des carriers ou des maîtres-carriers.

Les bancs d'Hordain sont parfois striés de silex, ce qui n'est pas sans embêter les « carriéreurs ». On trouve aussi des nodules ferrugineux. Ces défauts font abandonner certains chantiers, l'exploitant se tournant alors vers de meilleurs bancs.



Les carrières sont mentionnées sur l'ancien cadastre.

Du point de vue archéologique

Les galeries peuvent attirer du fait de leurs secrets, mais là, il faut dire que les secrets sont épais. Hordain est un grand centre d'exploitation de la pierre au haut moyen-âge, au même titre qu'Avesnes. De ces exploitations disons le honnêtement, nous ne savons rien. Nous émettons l'hypothèse que les exploitations anciennes correspondent à des excavations qui se situaient directement au sud-est du village — mais rien au sud-sud, car c'est marécageux. Cela ne correspond à strictement aucune exploitation connue, ni même à des anomalies géophysiques. Pourquoi ces lieux ?

- 1) D'une part parce que les lieux connus, le pavé, le Moulin à vent, la Fosse à Loups, le Trou à cailloux, sont de révolution industrielle ou de renaissance pour le plus ancien, dès lors où se trouve le médiéval ? Dans ces grands lieux-dits à vocation agricole, on connait bien les situations. Les médiévales doivent bien être quelque part.
- 2) Parce que c'est un miroir géographique complet avec Avesnes, dans laquelle une très vieille exploitation (non détectée en anomalie) est mentionnée sur les cartes anciennes. Et Avesnes, c'est médiéval.
- 3) Parce que la meilleure pierre est là, celle du Pavé est de qualité moindre. Il est donc logique que le meilleur ait été tiré en premier.

Les carrières d'Hordain sont relativement bien préservées (fontis, ruptures). Quelques secteurs sont tout de même en état de surveillance, ou bien remblayés à titre préventif, ce qui est le cas de

certains parkings de Sevelnord. Tout ce secteur hautement stratégique est voué à l'urbanisation, d'où les grandes plateformes de logistique. A l'occasion de ces constructions, les carrières sont parfois remblayées.

Le personnel nous est peu connu. Bernard Bivert a trouvé quelques pistes. Il cite la mise en abandon d'une exploitation, en 1876, par Henri Lorette. La terre appartenait à Madame Veuve Dupont. Il cite sur une parcelle voisine, Jules Caudmont, négociant à Lille, qui exploitait une carrière de craie. Il cite encore : en 1855, Ernest Despret, exploitant aussi à Avesnes-Le-Sec, est autorisé à exploiter sur le territoire d'Hordain. Il emploie quatre à cinq ouvriers.

A savoir qu'Hordain possède la particularité rare d'avoir les fiches de salaire au mur. Souvent, ce ne sont que des comptages de blocs. D'autres fois, et cela nous est riche d'enseignements, les ouvriers nous sont mentionnés. Nous relevons :

- Jean
- Joseph
- Pierre
- Latange (sous réserves)
- Dupont
- Frère (nous supposons qu'il s'agit du frère de Dupont)
- Jacques Tison
- Jean-Baptiste Gustin
- Pierre Gustin
- Henri Gustin
- Joseph Vasseur
- Louis Deufour (serait-ce Louis Dufour ? Nous le pensons vu l'écriture manuscrite maladroite)
- Joseph Mererisse (Nous pensons que c'est Joseph Meurisse vu l'écriture maladroite)
- Fils (nous supposons qu'il s'agit du fils d'Alain)
- Cauchy
- Plume

Nous relevons de même dans l'arbre de **Jacques Tison** la présence d'un certain **Henri Pora**, né en 1804, et se déclarant comme carriéreur à Hordain. Quant à Jacques Tison, il est né à Hordain le 1er août 1756 et décédé à Saint-Quentin le 8 octobre 1823. Il se déclare comme carriereur avant 1789. Toujours dans l'arbre, nous relevons **Jean-Jacques Tison**, né le 18 juin 1758 à Hordain, décédé le 3 Frimaire an 13 à Hordain, et qui se déclare carriereur à l'administration. Nous relevons l'existence de **Sébastien Mahet**, né le 7 avril 1733 à Hordain, et décédé le 15 septembre 1771 à Hordain. Il se déclare comme carriéreur.

Jean George, né le 27 décembre 1728 à Hordain et décédé le 14 janvier 1789 à Hordain. Il se déclare temporairement carriéreur, mais fut aussi garde-champêtre.

Jean-François Margerin, né en 1723 à Hordain. Il se déclare à l'administration comme carriéreur.

Toussaint Pora, né aux environs de 1717, et décédé le 12 avril 1756 à Hordain. Lors de son mariage en 1743, il se déclare comme carriéreur. Il se marie avec Marie Dufour, ce qui pourrait conforter notre lecture de Dufour à la place de Deufour.

Géry Legrand, né en 1701 à Hordain et décédé le 27 mars 1740 à Hordain. Carriéreur.

Jean Lépine, baptisé le 14 janvier 1756 à Hordain. Profession: Carriereur.

Jean-Baptiste Mairesse (Meresse), carriéreur à Hordain le 11 janvier 1775.

Jean-Louis Tison, de sa mère Marie-Thérèse Poras (donc la famille de Henri et Toussaint Pora), né le 25 novembre 1733, se déclare comme carriéreur.

Jean-Baptiste Gustin, précité, est né le 4 mai 1795 (15 floréal an 3).

Pierre Gustin, précité, est né le 5 janvier 1793. Henri nous est inconnu.

Joseph Vasseur, précité, est déclaré parrain d'une enfant en 1739.

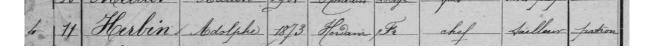
Plume est un nom répandu dans familles hordinoises, au même titre que les Tison, Lépine et Pora. Il pourrait s'agir de **Jean-Baptiste Plume**, né le 5 novembre 1749 et décédé le 3 février 1810, marié avec Marie Pora.

Notons que toutes ces personnes nous ramènent à une période d'activité : 1740 ~ 1780. Les dates du 19ème siècle sont quasiment inexistantes. Cela pose un problème historique, étant donné que nous pensions ces exploitation comprises dans une fourchette de datation : 1800 ~ 1850. C'est visiblement un point de vue erroné. Ou, tout du moins, si une activité perdurait dans cette période là, l'essentiel de l'extraction était déjà passé. Les noms des personnes gravées aux murs sont comme des signatures attestant de cette datation.

Les patronymes quant à eux restent assez anonymes. En effet, ces noms étaient quasiment tous répandus à Hordain en cette période. Notons de plus que cet aspect est renforcé par la faible mobilité géographique de ces ouvriers carriers. Rien d'étonnant donc que ces familles perdurent, même aujourd'hui.

Le recensement de la population, datant de 1906, a été dépouillé afin de localiser de potentiels carriers. Aucune chance, nous le rappelons, car l'exploitation était achevée. Pourtant, la curiosité méritait un détour (quand bien même celui-ci est laborieux).

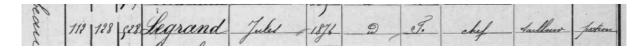
Nous relevons un certain nombre de personnes, que nous listons ci-après :



Herbin Adolphe, né en 1873 et de profession tailleur. Nous avons de très grands doutes quant à l'intérêt d'une telle donnée, car si l'on compare avec les autres communes, il s'avère 'plus que probable' qu'il est tailleur de vêtements. Aussi nous le citons uniquement pour la forme.



Fontaine Géry Antoine, né en 1876, tailleur.



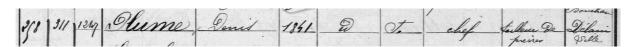
Legrand Jules, né en 1876, tailleur.



Havez Gérard, né en 1876, tailleur.



Tison François, né en 1839, tailleur de pierres. Nous supposons qu'il s'agit d'une information relevante, du fait de l'antériorité de la date. Quant à savoir s'il taillait de la pierre d'Hordain, la question reste posée, mais en tout cas signalons que les tailleurs de pierres tombales sont nommés des marbriers, même à cette époque.



Plume Denis, né en 1841, tailleur de pierres. Là aussi, une information intéressante. Notons que les Tison et Plume sont bien connus en tant que carriers.

Les carrières

D'une manière globale, les carrières sont remblayées à 90% de leur surface. C'est soit remblayé à 100% et clavé avec un mur de blocs, soit remblayé à 80% et l'on voit que ça file au dessus des blocs sommitaux, soit il reste des boyaux de circulation, soit les boyaux sont dans des remblais de blocs. Dans les 10% restants où il a été possible de faufiler un passage (essentiellement des boyaux de remblais, mais aussi des remblais de blocs, seuls 10% des lieux ont été photographiés. Sinon tout le reste est trop hostile. Visiter Hordain, c'est du masochisme, même si le terme est cru. C'est dur, éprouvant, fatigant, hostile, rampatoire, chaotique... mais quelque part magique. Les rares espaces non-rampatoires sont beaux.



Avesnes-Le-Sec

Trouver des informations sur Hordain se révèle déjà être un défi. Si la tâche est ardue, il s'avère que sur le cas d'Avesnes-Le-Sec, la situation est encore pire. Il n'existe pour ainsi dire aucune source de documentation. Cela rend la description de ce site souterrain aventureuse. La seule source fiable, c'est la série d'investigations menées par le SDICS au court des années 80, et les travaux de recherches menés par Bernard Bivert.

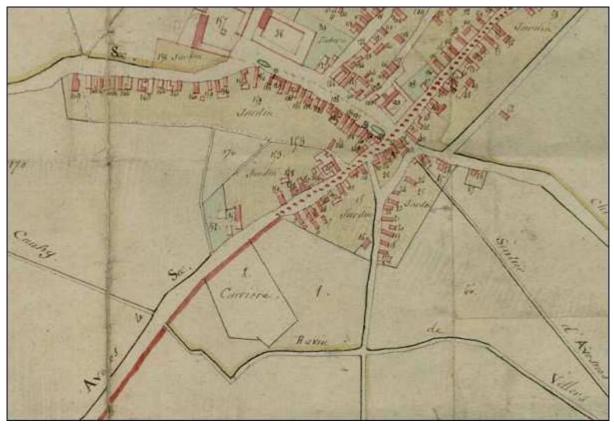
Les carrières d'Avesnes-Le-Sec sont contemporaines d'Hordain. Pour ainsi dire, elles sont indissociables, sauf du point de vue topographique. Leur époque, leur mode de creusement, la destination de la pierre : tout concorde au point de dire qu'il s'agit d'une entité d'exploitation. La seule différence – et elle est tout de même non négligeable – c'est qu'un vaste massif non exploité sépare Hordain d'Avesnes. Il s'agit des lieux-dits : Les cinq muids et la Sablonnière, dans lesquels aucune exploitation n'est actuellement connue.

La surface sous-minée par les carrières est actuellement évaluée à 5 hectares. Toutes ces carrières sont situées au sud du village. Au même titre qu'Hordain, les galeries ont fait l'objet d'un remblai de pied important et d'un remblayage systématique par hagues et bourrages. Il en résulte que le volume visitable est extrêmement inférieur au volume qui fut excavé. L'exploitation a concerné de la craie grise du turonien. La visite est difficile du fait des remblais.

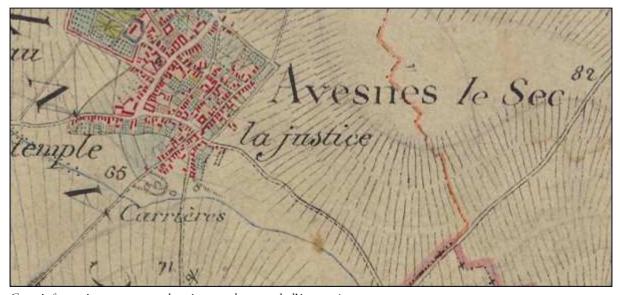
Du point de vue de la période d'excavation par des carriers, nulle information ne viendrait contredire un début d'exploitation au XIème ou XIIème siècle, mais nous n'en disposons d'aucune preuve concrète, pas même un début de supposition. Tout au plus, nous savons qu'en 1488, le village se situe en pleine période d'exploitation. Les pierres sont exportés jusqu'à Leuven (Louvain, Belgique), dans le but de bâtir le fameux hôtel de ville, lequel est encore visible aujourd'hui. Avesnes est un village de pierres, plus qu'ailleurs. Se promener dans les rues du village est plaisant, il n'est pas rare de croiser de magnifiques rouge-barres, voire même des manoirs entièrement bâtis de pierres. L'église est à ce titre impressionnante. Elle se révèle énorme par rapport à ce petit village.

A lire le paysage souterrain, il apparaitrait qu'une assez grande partie des carrières soient contemporaines du XVIIIème siècle, tout du moins pour ce qui est visitable. Les carrières médiévales, elles, nous serions tentés d'affirmer qu'elles se trouvaient quasiment au milieu du village. C'est en tout cas ce que conforterait une carte ancienne, laquelle indique une carrière dans un lieu où à ce jour, aucune exploitation n'est visitable. Il est à penser que cette exploitation, probablement très ancienne, est à ce jour pour ainsi dire totalement effondrée.

Bernard Bivert évoque une période d'extraction quasiment ininterrompue entre 1477 au minimum et la fin du XIXème siècle. Il cite le décès d'un ouvrier carrier, Grégoire Dubois, par éboulement suite à la rupture d'un pilier. C'était dans une carrière exploitée par un certain Jacques Billet, en 1574. Bernard Bivert cite encore quatre carriers, exploitants en 1876 : Nicolas Lebecq, Henri Leblanc, Désiré Delrue, et Louis Delrue. De même, une exploitation était conduite en 1855 par Ernest Despret.



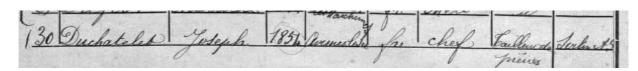
La carrière est mentionnée sur l'ancien cadastre.



Cette information se retrouve de même sur la carte de l'état major.

Du point de vue généalogique, nous ne disposons pas de la moindre once d'information. Il faudrait dépouiller les registres de mariages de 1720 à 1760 (afin d'avoir la profession des mariés), mais ces derniers se trouvent être particulièrement illisibles.

Nous sommes contraints à nous borner au recensement de 1906. Nous y relevons les personnes suivantes :



Duchatelet Joseph, né en 1854, tailleur de pierres chez Serlin.

ST.	Jo wich aleler	Della une	1884 -00	190	- 11	- wen assent Jaston
	34 Duchatelet	Loseph.	1884 2	Do.	Sels	to Much Torling
				1		

Duchatelet Joseph, né en 1887, tailleur de pierres chez Serlin.

195 Marchan	Lugustin	1803	w	fr	chel	houlow	Jentrose
96 Tayen	Mathilde	1864	id	f	ferme	neant	
34 Marcham	Saul	1891		f	file	Apprenti chanfforming	Marchan

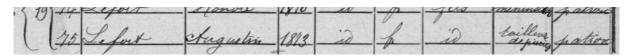
Marchand Augustin, né en 1863, chaufournier. A noter la faute d'orthographe car sa profession est orthographiée chauffournier. Son fils Marchand Paul, né en 1891, apprenti chaufournier. Ce dernier a 15 ans.

1 425 Soileur	Trançois	1 1853 2	for	chef	trillen	Lebery Punt
125 Thanks	y Florine	1857 10	B	ferma	niant	Valencime
127 Soilen	Celestin	6 1883 i	f	fille	i	- Canada
30 31. 128 Toilen	Jrançois .	1 1889 12	8	fils	tallen de	Laberry De l

Soileux François, né en 1853, tailleur de pierres chez Lebecq Paul à Valenciennes. Soileux François, son fils, né en 1889, tailleur de pierres dans le même établissement.

- John Markey	- Comme	1041	- 700	111	- During	-w	
_ 000				0		100	
1.610	(0/0)	1000	.)	1.0	111	taillen	010
19 Shaussy	Jane	1882	-10	1	chel	deficinas	Lelegge on o
1		/		1//		/	

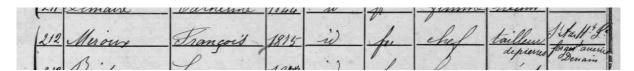
Dhaussy Paul, né en 1882, tailleur de pierres dans le même établissement.



Lefort Augustin, né en 1873, tailleur de pierres et établi à son compte.



Miroux Jean-Baptiste, né en 1870, tailleur de pierres aux forges et aciéries de Denain. En réalité, nous ne voyons pas vraiment ce que ça vient faire là.



Miroux François, né en 1875, tailleur de pierres dans le même établissement.

(13 Deform Servand 1861 i) I chel tailleman		monchous	/	/			,	
	Leberry!	tailleurda	chel	1	1	1961	Lewis	(13 Deline
prierro	1	prierres	7	P				

Debru Servais, né en 1861, tailleur de pierres chez Lebecq Paul à Valenciennes. Notons que cet établissement n'est pas identifié.

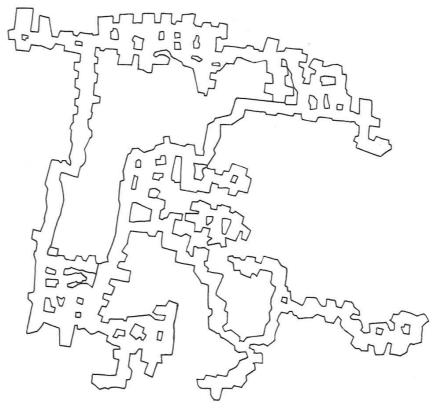


Miroux François, né en 1861, tailleur de pierres et établi à son compte.



Soileux Jean-Baptiste, né en 1861, tailleur de pierres chez Lebecq Paul à Valenciennes.

Cela signifie que nous ne retrouvons aucun carrier, carriéreur, tireur de blanc et autres variations orthographiques. Toute exploitation était cessée à cette date. Le peu que l'on retrouve est une sporadique activité de chaufournier. Quant aux tailleurs de pierres, rien ne vient attester qu'ils étaient actifs en nos carrières. Tout juste sait-on qu'ils étaient actifs dans le milieu de la pierre.



Une des carrières d'Avesnes-Le-Sec.



Valenciennes

Les carrières médiévales situées sous la ville de Valenciennes se distinguent en deux ensembles, un site restreint gravitant autour de la rue Fleurie, un second site plus vaste dans un quartier qui s'appelle la plaine de Mons.

La carrière de la rue Fleurie est située au numéro 14 de la rue éponyme. C'est un site fort ancien, en très mauvais état. Les visites sont impossibles tant l'état est dégradé.

Le secteur de la plaine de Mons possède une série de 5 à 6 carrières souterraines.

- * Une vaste carrière située rue Ernest Hiolle, nommée de la sorte de nos jours, et qui s'appelait la carrière du Fort Minique dans le passé car jusqu'en 2000, on y accédait par un escalier très dégradé de l'ancien fort du nom. A ce jour, un complexe immobilier a entrainé le comblement d'une large part de la carrière.
- * Une vaste carrière située sous la rue Arthur Guillez. Elle est nommée la carrière des Glacis étant donné qu'elle affecte l'ancien chemin des Glacis. Ce labyrinthique ensemble souterrain s'étend sous le complexe sportif Pierre Carous. Ce dernier est posé sur des fondations profondes par pieux.
- * Une carrière située sous la rue Milhomme au niveau de la résidence de la Chataigneraie.
- * Une petite carrière située rue Louis Serbat.
- * Une carrière située sous le lycée Watteau et des espaces complémentaires d'extraction situés sous le château d'eau.

De tout cela il ne reste quasiment rien. Les sites sont pour la plupart rayés de la carte. La mairie de Valenciennes a fait procéder au remblaiement quasi-total de ces lieux. Un marché public a été passé puis la société Ramery a réalisé des remblaiements pour un montant approchant les 7 millions d'euros. Notons que plusieurs marchés précédents avaient été passés dans le même but. C'est donc un travail de longue haleine.

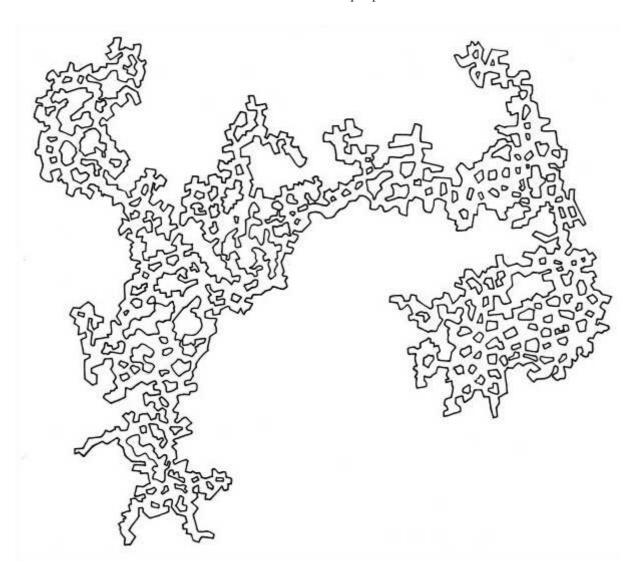
La perte du patrimoine est importante, étant donné qu'il s'agit de sites médiévaux, mais il faut l'écrire, notons que ces travaux sont salutaires vu l'ampleur des dégâts en souterrain. Ces carrières font donc partie d'un passé qui est définitivement révolu.

Le site de la carrière dite du Glacis est l'ensemble souterrain le plus vaste. C'est un lieu dont la visite était quasiment impossible dans une période 1996-1998, du fait d'une nappe phréatique haute. Le niveau d'eau avoisinait parfois les deux mètres. La carrière située sous la rue Milhomme avait la particularité d'être très basse (rarement au dessus d'un mètre).

Il y eut donc comme précité une carrière sous le château d'eau Louis Bracq. Elle fut remblayée en grande partie d'assez longue date. Construit sur le gruyère valenciennois, le château d'eau s'enfonçait chaque année d'environ 4 centimètres. Toujours est-il qu'en 95 ou 96, une personne n'a rien trouvé de mieux que de descendre dans les fortifications par le puits au pied du château d'eau. Il faut bien comprendre que dans le Valenciennes intra-muros, il n'est pas rare de passer par le lit souterrain d'une rivière, de se retrouver par la suite dans les différentes fortifications et

de finir dans un restant de carrière avec escalier donnant à la cave d'un riverain, d'où le terme de fortification très généraliste. L'urbanisation a toujours été anarchique. Il s'agissait d'un puits d'aération? Point d'échelle en tout cas, la personne était descendue à la force de ses bras et jambes mais s'était retrouvée dans l'impossibilité de remonter. Suite au sauvetage de l'aventurier par les pompiers, les services publics ont donc décidé de se pencher sur la question du remblayage. Le souci de la responsabilité du site est compliqué: le château d'eau dépend du service des eaux, c'est sur un site de l'éducation nationale, mais ça doit être le service des carrières qui doit s'en occuper... Deux ouvriers ont donc tenté de combler certaines galeries en très mauvais état pendant plusieurs semaines. Faute de moyens, les pauvres ont dû le faire à coup de seau de mortier et gravats... Actuellement le puits a reçu une chape de béton.

La carrière de la rue Milhomme a reçu un comblement quasiment complet. Les habitants ont été sollicités afin de financer les remblaiements sous leurs propriétés.



Le plan d'exploitation de la rue Milhomme.

Ces carrières sont des exploitations établies dans la craie grise du turonien. Cela donne un aspect de craie de fort mauvaise qualité, bien que la pierre ne soit en fin de compte pas si mauvaise que

ça. Ces exploitations sont situées entre 10 et 15 mètres de profondeur. Leur hauteur est variable et ne dépasse que fort rarement les deux mètres.

Il n'y a pas de graffitis témoignant des dates d'exploitation, où ceux-ci sont fort récents (guerre 39-45). Dans le PPRMT, il est évoqué que ces carrières auraient été débutées au 11ème siècle, et achevées au 17ème. Quelle que soit la précision, cela en fait des volumes forts anciens, on comprend mieux l'état de dégradation observé en divers lieux. Cela explique aussi que le creusement soit parfaitement anarchique, il est difficile de s'orienter dans ces labyrinthes.

Concernant la carrière de la rue Ernest Hiolle, elle servait durant l'occupation de refuge à la population lors des bombardements. D'ailleurs d'autres carrières ou édifices de la période Vauban servaient de refuges à la population. On ne retrouve aucun graffiti datant des périodes médiévales. La dégradation de la roche est probablement en cause.

Un début d'exploitation dès le XIème siècle parait quelque peu précoce... Il ne faut pas oublier que la première enceinte était quand même éloignée de près d'un kilomètre de l'endroit d'exploitation. Les travaux d'archéologie locaux ont souvent montré que carrières et site d'exploitation ont suivi l'évolution de l'habitat. Le valenciennois est donc rarement troublé de la (re)-découverte d'une carrière et d'un quelconque four ou atelier de taille en plein centre-ville lors d'une démolition ou d'une construction. Il serait envisageable de miser sur un début d'exploitation au XIVème siècle lors de la mise en place de l'enceinte définitive (hors travaux d'amélioration espagnole puis français sous Vauban), exactement comme à Hordain ou Avesnes-Le-Sec. A titre d'exemple la carrière du château d'eau Louis Bracq alimenté des fours à chaux encore en fonction au XIXème siècle, adossés aux remparts et démantelés en 1893.



Le plan d'exploitation de la carrière du château d'eau.



Estreux

La carrière a toujours été nommée comme étant celle d'Estreux (Bivert, 1988, notamment, mais aussi Leplat, 1963) toutefois le creusement s'établit en très large part sur le territoire de Saint-Saulve, à tel point que l'exploitation véritablement située sur Estreux est réduite à la portion congrue – c'est quasiment insignifiant. Aux fins de clarté, nous gardons la même dénomination, ce de surcroit que 11 carrières indépendantes furent ouvertes à Saint-Saulve.

Cette carrière est donc comme évoqué située à proximité d'Estreux. Il s'agit d'un village de presque 1000 habitants, situé dans le pourtour de Valenciennes. Il n'est pas à considérer qu'il s'agit d'une petite ville périurbaine, car l'ambiance y est rurale. En contrepartie, la proximité de (très) grands axes de communication amène Estreux à un développement fort. Le nom de ce village se prononce étreux. A l'époque de ce qui nous concerne, on est en pleine ruralité. Le lieu avait 300 habitants.

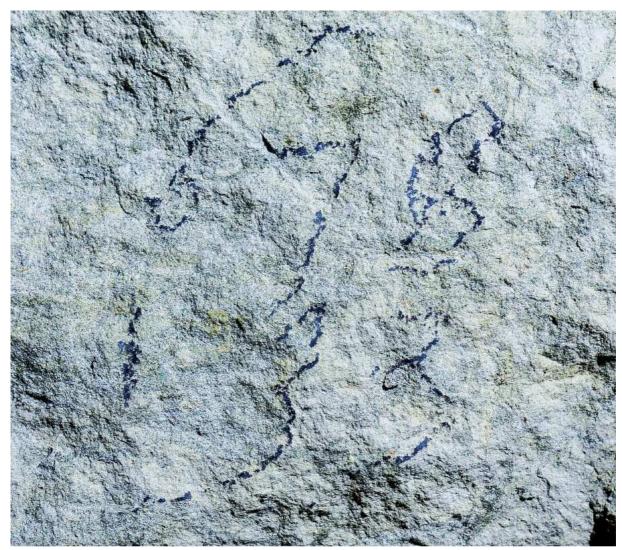
Originellement, il s'agissait d'un seul fort vaste ensemble de carrière souterraine, ce qui est encore plus ou moins perceptible actuellement. Le creusement s'étend très largement sur le territoire de Saint-Saulve, sans respect de parcelles cadastrales particulières (ou en tout cas, c'est indécelable de nos jours). Et puis est venue l'autoroute A2, construite au-dessus de la carrière sans se préoccuper en cette époque là de l'état du sous-sol. De là est apparu un indéniable problème de sécurité. Il en ressort que la carrière a été remblayée de manière préventive sur ce tronçon.

Désormais la situation est simple, la carrière est coupée en deux par l'autoroute. Il s'agit donc comme évoqué d'une seule et même carrière, mais en dessous de l'ouvrage routier, il a été procédé à une injection de gravier en pierre du tournaisis, au même titre que la D.146 de Lezennes. Les travaux sont extrêmement comparables dans leur méthodologie, c'est-à-dire réalisés au Placy. Il n'est pas possible de passer d'un souterrain à l'autre, il y a donc deux puits d'accès. Ces puits sont assez profonds. Sans que j'en connaisse la valeur exacte, j'évoquerais une situation avoisinant les 20 mètres. Les puits sont surélevés du fait qu'ils se trouvent au-delà de l'autoroute. De ce fait, la profondeur sous l'autoroute est de plus ou moins 15 mètres.

Le puits situé du côté Estreux est le puits d'accès originel. Il est ancien, cela se voit. Un puits plus récent a été établi par le SDICS du côté Saint-Saulve. Cette exploitation a été entièrement réalisée par la méthode des piliers tournés. Elle ne possède aucun cheminement de galerie principale. C'est du quartier à l'infini, quelquefois en hagues et bourrages, bien que ça soit de présence moins systématique qu'à Hordain.

Je ne possède aucune information historique sur cette carrière souterraine. Son aspect évoque clairement une situation récente, considérant que le creusement n'est pas anarchique. Reste qu'elle n'est pas déclarée à l'administration en matière d'ouverture de chantier. De ce fait, elle date d'avant 1850. Vu qu'elle est en certains points comparable à la carrière du Moulin à Vent d'Hordain, elle pourrait dater de 1790~1810. Bernard Bivert y voit une exploitation très régulière. Il est de fait que comparativement parlant par rapport aux autres exploitations (Valenciennes plaine de Mons, Saint-Saulve), c'est bien rangé.

Quelques indices me font pencher pour une exploitation encore plus ancienne, à savoir de rares comptes de carriers dont les 7 sont sans barre, les traces de feu (lampe à huile ?), le travail à la lance et les hagues & bourrages. Serait-ce là un réseau 1750 ? Rien ne permet de l'attester car les noms des exploitants nous manquent. En tout cas, la ressemblance avec certains quartiers souterrains d'Hordain est frappante.



Une table de comptage aux murs d'Estreux. Les chiffres sont caractéristiques d'un tracé datant des environs de 1750. Serait-ce là une date possible d'exploitation ? Photo : Nicolas Dudot.

Les galeries font de nos jours 2 mètres de hauteur, mais il existe probablement une certaine épaisseur de remblai de pied. Il y fut exploité de la craie grise du turonien. C'est un matériau homogène, un peu granuleux, de très bonne qualité. La pierre était débitée à la lance. Les blocs avaient une dimension de 80 cm en longueur, 60 cm en largeur et 80 cm en hauteur. Le tirage de blocs a été extrêmement homogène. Ce n'était pas au bon vouloir, tout était visiblement standardisé. Il en résulte un volume particulièrement structuré. Nous sommes là face à une exploitation régulière de pierre à bâtir. Comparativement parlant aux exploitations de Saint-Saulve, ça n'a rien à voir ; point question ici d'alimenter des fours à chaux et de creuser des galeries aux voutes rondes. Le but est de tirer du moellon de construction, quasiment cubique et

excellent. La pierre tirée était nommée « la pierre d'Estreux » et elle était fort estimée. A noter qu'elle possède une densité faible. De ce fait les blocs restent assez maniables.

La particularité de cette carrière, c'est la monotonie. Il n'y a aucun graffiti, aucun matériel, aucun vestige d'exploitation. Le souterrain reste donc secret et anonyme. Les deux parties ont été visitées, il n'y a pas un grand nombre de points d'intérêts dans chacune d'elle, c'est une situation très uniforme et ennuyeuse. De surcroît, la nappe phréatique fort proche laisse en certaines périodes soit une légère inondation, soit une boue bien collante. Ce n'est pas très agréable à parcourir.

La carrière a été instrumentée par l'Ineris, du fait des régulières situations de battement de nappe. Elle comporte des convergencemètre, extensomètre et mesure du niveau d'eau par flotteur. Des expérimentations ont été faites afin de caractériser la résistance des piliers en fonction des variations d'hygrométrie. Ces appareillages sont toujours en place et permettent de caractériser avec précision l'évolution des travaux souterrains.

Dans le recensement de 1906, on ne retrouve aucun carrier à Estreux. Ca n'a rien d'étonnant et à ce titre, cela se confirme de même sur le territoire de Saint-Saulve. Par contre on retrouve deux ouvriers tailleurs de pierre :

40	Carlier	Sierre roseph	1848	Estremo	a	chef	ouvrie	Coche pls
41	d.l.	Mayer	1001	2	2	laman	tailleus pier	mark

Carlier Pierre Joseph, né en 1848, ouvrier tailleur de pierres chez Coche Fils à Marly.

						0	
66	Coche	Louis X	1840	w	a	Chef	Earlens pierro mary
385		P. Carlotte					taillen pierro marty.
1-	C 11	1. J. t.	18/11			A	QUINWIANA .

Coche Louis, né en 1840, ouvrier tailleur de pierres chez Coche Fils à Marly.

Aucun doute que le Coche d'Estreux possède un lien familial avec le Coche de Marly. A préciser et cela peut se révéler troublant : Marly possède un ancien nom de lieu-dit nommé Cour Coche. C'est à proximité immédiate de la carrière du Chemin Vert. Avons-nous là, sous le couvert de tailleurs de pierres, de véritables carriers ? La question reste posée.



Un plan partiel de l'exploitation d'Estreux.



Un second plan partiel de l'exploitation d'Estreux.

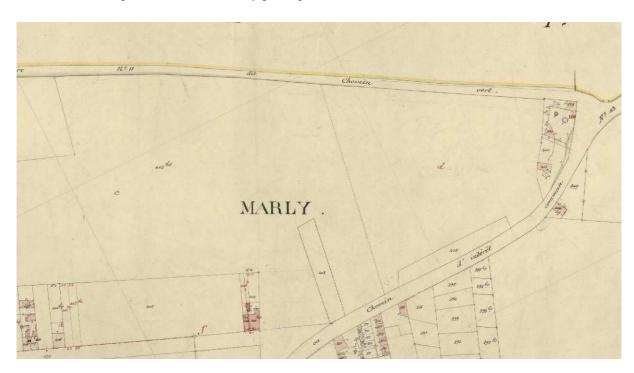


Marly

Cette carrière est située sous l'ancien bourg de Marly, bien qu'en l'époque de creusement, il s'agissait de prés et de terres agricoles. Elle sous-mine les rues du Chemin Vert (d'où son nom, carrière du chemin vert), la rue Emile Zola, la rue Pierre Costa, la rue Roger Salengro. C'est un vaste maillage de chambres et piliers tournés assez larges. Certains piliers avoisinent des dimensions de 10 mètres. Deux zones de creusement existent, dans un entrelacs assez vague de galeries en piliers tournés. La particularité de cette carrière, c'est de posséder beaucoup de rognons de silex. Certains ont été entassés dans des coins de galeries.

Cette carrière a été creusée dans une craie du sénonien, à environ 18 mètres de profondeur. C'est un matériau friable et granuleux, fortement fracturé en blocs informes ; c'est pourquoi les galeries ont cet aspect de voutes rondes, il n'y a pas de travail à la haveuse donnant cet aspect si connu de parois parfaitement carrées.

Très peu d'informations historiques existent quant au creusement, ou pour ainsi dire aucune. Il est à supposer, vu le type d'exploitation, qu'un four à chaux était alimenté. Etait-ce Saint-Saulve ? Rien ne peut le garantir. Il pourrait s'agir d'un four à chaux qui était anciennement situé près du cimetière, ce qui serait chose plus logique que Saint-Saulve. Il ne s'agit en tout cas aucunement d'une carrière de pierre à bâtir, ça ne s'y prête pas.

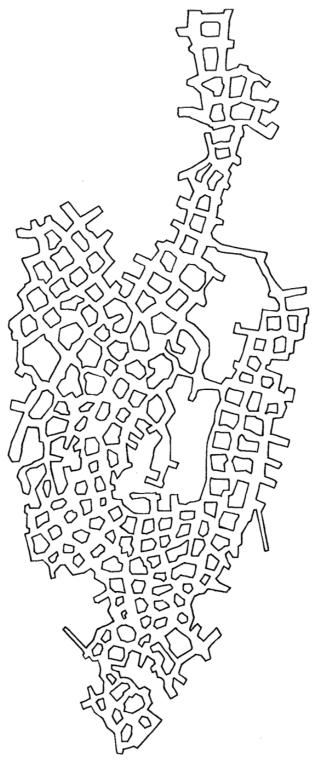


Sur le cadastre ancien, un rond laisse à penser qu'il y avait éventuellement un four au croisement des rues Roger Salengro et du Chemin Vert.

Vu le type de matériau, il n'y a aucune signature de carrier qui nous soit accessible, cet aspect est d'autant plus renforcé que le SDICS effectuait une surveillance importante des lieux, d'où un nombre important de parois peintes en rouge. Cela permet de repérer où des blocs chutent.

Autant dire que 1) les graffitis anciens sont recouverts et 2) les blocs qui chutent sont nombreux vu les larges portions de blanc. Cette situation d'instabilité à fait pencher la municipalité vers un certain nombre de remblaiements, devenus indispensables. Le secteur est sous haute surveillance.

Bernard Bivert signale avoir lu dans une archive qu'il existait un graffiti « Carlin, Hurez, 1877 ». Nous n'identifions aucun de ces patronymes, mais une école de Marly porte le nom de Hurez et ce lieu est situé non loin de la carrière.



Le plan d'exploitation de la carrière du chemin Vert.

Durant la guerre 39-45, les lieux ont été occupés par des réfugiés, ou tout du moins l'entièreté des démarches a été prévue pour. Les galeries ont été aménagées en vue d'un séjour long. Au sol, une scorie a été déversée afin d'aplanir le sol, les aspérités des murs ont été enlevées. On trouve même un ancien panneau WC, sans que les WC chimiques ne puissent subsister. Autrement, on trouve quelques vestiges de fils électriques, mais rien d'autre de bien marquant.

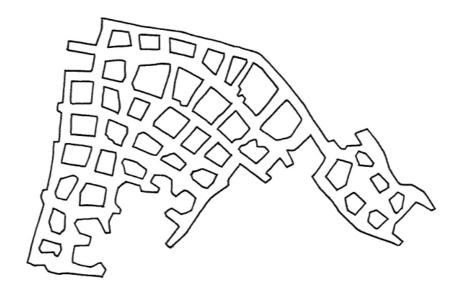
Lors du conflit 39-45 et plus particulièrement en 1944, il fut creusé deux plans inclinés ; les travaux ont été conduits semble-t-il par la municipalité de l'époque. Le premier plan est situé rue du Chemin Vert. Son débouché a été refermé. Le SDICS a percé un puits, permettant de rejoindre cette descenderie. Le second plan était situé rue Emile Zola. Il a été totalement remblayé.

Fait tout à fait particulier, la mairie avait fait appel à des mineurs de charbon dans le but de creuser ces accès, destinés aux réfugiés. L'exploitation du Chemin Vert était abandonnée depuis apparemment 1880. Ces mineurs ne maitrisaient absolument pas les techniques de creusement dans de la craie. De ce fait, ils ont étayé avec des cintres TH, comme à la mine, ce qui est parfaitement inutile. Ca donne un paysage assez unique en son genre. L'exploitation s'organise sur la galerie « ressentie » comme principale, c'est à dire celle avec les scories, puis vers les fonds, des quartiers d'exploitation. Les quartiers éloignés sont victimes d'un manque d'oxygène assez élevé. Il s'agit d'une concentration non négligeable de CO₂. C'est donc un lieu dangereux.

En octobre 2008, un article de la Voix du Nord évoque un affaissement dans une maison de la rue Salengro. Si l'article reprend le langage habituel fortement exagéré de la presse locale, il est tout de même étonnant de lire que cette carrière a été remblayée en totalité suite à l'affaissement, ce n'est certainement pas le cas. L'article fait l'impasse complète sur ses sources et prétend qu'en 1996, c'était déjà le cas.

La carrière du Chemin Vert n'est pas remblayée à 100%, mais les secteurs les plus problématiques sont en voie de comblement. Le sol de la carrière est situé à plus ou moins 16~18 mètres, les ciels sont à 10 mètres. Certaines montées de voutes sont à 3 ou 4 mètres du sol. Compte tenu de la fracturation de la craie en ce lieu, c'est évidemment problématique. Les convergencemètres installés dénotent une situation préoccupante. La municipalité met en place les solutions inévitables : le comblement des zones les plus dégradées.

Plus loin à proximité du cimetière se trouve une seconde carrière, c'est la carrière du puits Cuvelier, ou encore la carrière de la rue Salengro. Les travaux souterrains s'organisent sur une structure relativement comparable, bien qu'il n'y ait cette fois pas de descenderie équipée par les mineurs de charbon. C'est une exploitation plus petite et qui ne sous-mine pas de l'habitat. Cette exploitation n'est pas connue comme ayant un intérêt.



Le plan de l'exploitation Cuvelier.



Un four à chaux apparaît sur le cadastre napoléonien, à Valenciennes proche de Marly.



Saint-Saulve

Ces carrières sont toutes situées dans la rue du Rôleur à Saint-Saulve. La rue du Rôleur correspond à un axe reliant Valenciennes à Estreux, dans une ambiance tout d'abord périurbaine, puis ensuite largement rurale. Il existait, de Valenciennes vers Estreux, la carrière de l'observatoire, la carrière Pouille (dont nous reparlerons), une carrière sans nom située sous les champs, que l'on pourrait appeler la carrière du CD350, et en dernier lieu de très larges prolongements de la carrière d'Estreux sur le territoire de Saint-Saulve.

Il fut un certain nombre d'autres carrières souterraines, toujours dans cet axe, mais soit nous ne les connaissons pas, soit elles ont été comblées à 100% avant l'établissement d'une visite.

La première carrière à lister est la carrière Pouille. Elle existe encore. Elle est située sous un vaste terrain en état de friche à ce jour. Vu la dangerosité non négligeable des lieux, le terrain est tout simplement totalement interdit d'accès et clôturé. Cette carrière est creusée dans le sénonien inférieur. C'est une craie fort fracturée et granuleuse. La longueur développée est assez conséquente, cependant de nombreux effondrements conséquents rendent la visite hasardeuse si ce n'est impossible. Dans les galeries, on trouve des rails et des restes d'un wagonnet. La carrière est accessible via un puits énorme, à savoir très large (3 mètres ?) et très profond (40 mètres ?). Il n'y a pas d'échelons, il faut installer des cordes afin de descendre. Le puits est surmonté d'une tour et d'un chevalement un peu minimal.

Cette carrière pose une série de questions : pourquoi avoir fait un puits si large ? Pourquoi avoir dressé un chevalement ? Pourquoi l'avoir installé sur une butte de cinq mètres ? Pourquoi avoir équipé cette carrière ? Pourquoi avoir installé une pompe ? Tout cela en contradiction avec le volume exploité qui ne correspond pas à une installation industrielle. Doit-on en déduire que le volume était bien plus important avant, ou que tout cela a été une débauche de matériel inutile ? Il y existe un graffiti 1952 signé Angelo - Italia. Il est donc probable que l'exploitation tournait encore à cette date. Cela fait fort tard. Serait-ce cette exploitation dont parlent les archives, qui aurait fermé en 1962 ?

Cette carrière aurait servi à alimenter des fours à chaux, encore présents à l'état de ruine sur le site. La hauteur des galeries est variable. Il faut considérer de toute façon que ce souterrain est un résidu d'exploitation. Les galeries sont extrêmement dégradées et dans un état de fragilité fort avancé. Les fontis ne se comptent plus, ils sont hauts et deviennent presque inaccessibles.

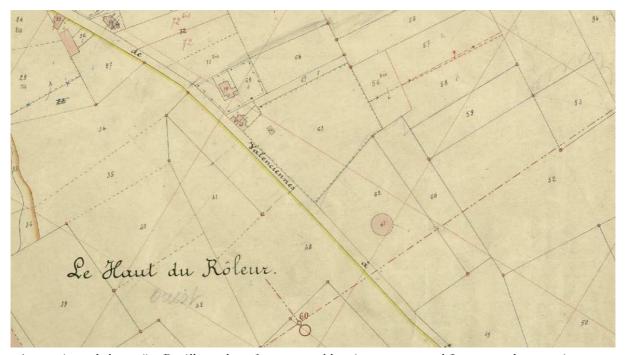
Des carrières Kaniewski et de l'observatoire, qui sont globalement le même volume, nous ne connaissons rien. Nous savons juste qu'elles sont reprises en aléa fort dans le PPRMT. Ce volume de carrière s'étend sous le parc de l'observatoire via les puits Challard et Kaniewski. Une part non négligeable a été remblayée, vu les problèmes de stabilité du foncier communal.

Les carrières de Saint-Saulve, ce n'est pas un long fleuve tranquille. En 1962, 1965 et 1966, des effondrements conséquents ont eu lieu, avec remontées de voutes. De nombreux travaux ont été organisés et en particulier, en 1986, une part non négligeable était remblayée.

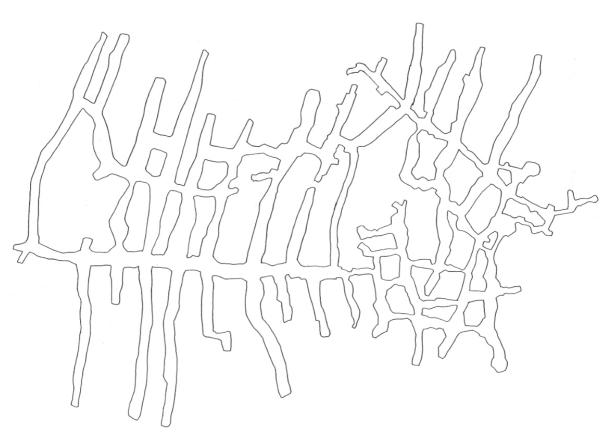
Le troisième site à lister est la carrière du CD350. Elle se situait non loin de l'exploitation d'Estreux, mais creusée dans une craie différente. Ici encore, c'est du sénonien inférieur. Elle était en état terminal. Aux environs de juin 2000, elle a été remblayée à 100% et le puits démoli. Ce lieu était trop dangereux afin de pouvoir être maintenu.

Aucune de ces carrières n'est ancienne. Concernant la carrière Pouille, creusée par Monsieur Pouille lui-même, les lieux ont été ouverts en 1937. Les autres carrières sont de révolution industrielle. Bernard Bivert relève une carrière ouverte par Monsieur Simon-Lesage en 1826, une autre par Henri Breucq fermée en 1876, une déclaration d'ouverture de deux carrières en 1863 concernant Monsieur Hamoir-Boursier. Les carrières du CD350 ont été ouvertes en 1876 par Pierre-Joseph Carlier d'Estreux et Théophile Hunet, d'Estreux aussi. Une autre et aujourd'hui foudroyée, située près de la RN30, fut exploitée par Monsieur Bertout avec une déclaration d'ouverture en 1847. En 1886, il est relevé l'activité de Zéphir Liénard. La carrière de l'observatoire est ouverte en 1889 par Jules Michaux et son frère. L'exploitation est reprise en 1896 par Monsieur Frappart. En 1928, une exploitation est en cours, dirigée par Madame veuve Hecquet-Crunelle. Cette exploitation fut reprise par Edouard Douez.

Les carriers saint-saulviens ne s'appellent pas des carriereurs, comme on peut trouver le terme du côté d'Hordain ou de Lille. Ce sont des « tireurs de blancs ».



Aux environs de la carrière Pouille, un haut-fourneau semble exister, car un rond figure au cadastre ancien.



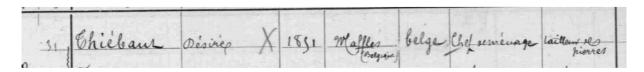
Le plan de l'exploitation souterraine de l'observatoire.



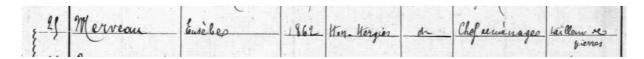
Le plan de l'exploitation souterraine Pouille.

Dans le recensement de 1906, quelques personnes sont à signaler, bien que les exploitants Saint-Saulviens semblent provenir d'Estreux, en tout cas concernant un certain nombre. Les informations de ce recensement sont peu relevantes, mais nous les mentionnons tout de même par acquis de conscience.

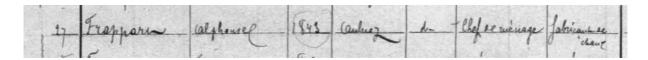
Trois personnes seulement sont relevées:



Thiébaut Désiré, né en 1851, tailleur de pierres.



Merveau Eusèbe, né en 1862, tailleur de pierres.



Frappart Alphonse, né en 1843, fabricant de chaux.

De ces individus, nous ne trouvons aucun acte complémentaire (notamment de mariage) permettant d'en savoir plus.

Anzin

Anzin est une ville qui a connu un essor gigantesque grâce au charbon. Le territoire urbain est profondément marqué par cette activité passée. Aujourd'hui, même si ça fait des décennies que l'activité est achevée, il reste des traces historiques. Le voyage souterrain que nous ferons aujourd'hui ne concerne pas le charbon. D'une manière nettement moins connue, Anzin fut dans le cadre de son activité industrielle — aussi — une ville d'extraction de la craie. Cela rejoint finalement un certain nombre de villes du valenciennois, invariablement concernées : Saint-Saulve, Estreux, Petite-Forêt, Marly, etc.

Le texte ici présent décrit ce qu'on appelle la carrière du stade. De larges portions de territoire d'Anzin sont excavées, notamment à l'est de la commune, reste que ces carrières sont inconnues à ce jour du fait d'une impossibilité d'accès. La carrière du stade est nettement mieux connue, étant donné que le SDICS a établi des accès en puits. De par le passé, il existait deux puits assez profonds. Ils ont été démolis. A ce jour, il ne reste plus qu'un seul puits d'accès.

La carrière du stade est loin d'être immense. C'est une carrière creusée dans le sénonien et recouverte d'une épaisse couche de tuffeau du landénien. Cette carrière est assez profonde comparativement aux autres exploitations du valenciennois (30 mètres). Notons de même que c'est une carrière qui n'est pas ancienne, au contraire des ex-carrières de Valenciennes. L'exploitation date ici du XIXème siècle et semble être majoritairement liée aux activités des sidérurgies d'Anzin.

Cette carrière a été creusée avec une certaine régularité. Ce n'est pas un plan d'exploitation anarchique. Les galeries ont une hauteur globale de 2 mètres et peuvent régulièrement atteindre 5 à 8 mètres. A l'intérieur se trouvent deux gros cuffats. Ils sont splendides. Ces derniers témoignent bien qu'il s'agit d'une exploitation de chaux et non de pierre à bâtir. Il serait en effet ubuesque de remonter des blocs carrés dans ces deux gros cylindres.

Les secteurs en mauvais état sont nombreux. Cela a provoqué, nous le devinons à la lecture du paysage, l'abandon progressif de l'un des deux stades. Ce n'est pas le seul problème. La teneur en CO₂ est élevée. Elle l'est à ce point que les visites sont difficiles voire impossibles.

Bernard Bivert cite que le chef exploitant était Monsieur Henri Guislain. L'exploitation aurait été cessée en début 1900. Nous supposons de notre côté que l'exploitant était Henri-Guislain Monfort, né le 16 janvier 1865 à Préseau et décédé à date inconnue. Son grand-père était fabriquant de chaux, son père chaufournier et lui-même chaufournier. Cette déduction est faite étant donné qu'il n'y a pas d'Henri Guislain connu à Anzin, le seul connu de ce nom là dans le proche secteur est un enfant décédé à un an, et celui que nous nommons fait partie d'une longue tradition de chaufournier.

A noter qu'Anzin fut aussi excavée au niveau de la rue Lecaillez. Ces vides de carrières ont été totalement comblés.

Abscon

Le centre-village possède quelques vestiges de souterrains, de faible dimension, accessible par les caves de certaines habitations. L'ensemble de ces excavations nous est inconnu.

Aulnoy-Lez-Valenciennes

Bernard Bivert signale des effondrements de carrière, ayant eu lieu en 1920, 1970 et 1977 route de Préseau. Ces vides étaient à faible profondeur. Aujourd'hui, ces vides ne sont pas bien connus. Les anciens cadastres divers et variés ne mentionnent pas d'exploitation.

Trith-Saint-Léger

Bernard Bivert signale des vides de carrières au lieu-dit « Les Sept Chemins ». Il y mentionne un ancien four à chaux. Le SDICS ne possède pas d'information complémentaire. De notre côté, nous ne disposons d'aucune source complémentaire, si ce n'est qu'il était répandu à l'époque de placer des carrières à proximité de grands axes de communication.

Condé-Sur-l'Escaut

Le SDICS a découvert des carrières souterraines de dimension très réduite sous la place Verte et le Boulevard des Ecoles. Le développé de galeries est de 70 mètres. Il n'est pas connu d'autre site d'extraction sur cette commune.

Denain

Il a existé une carrière souterraine entre Denain et Lourches. A ce jour, les lieux ont été totalement comblés. Nous ne disposons d'aucune information au sujet de cette carrière.

Douchy-Les-Mines

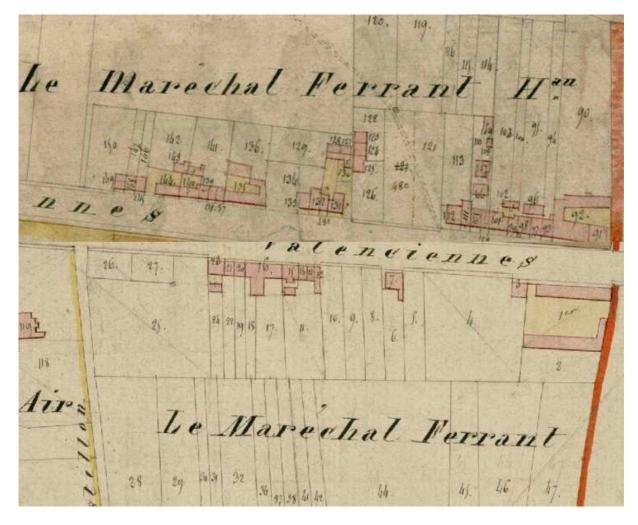
Il existe plusieurs carrières souterraines situées sous la ZAC, signalées en très mauvais état par le SDICS. Elles sont si dégradées qu'elles ne sont pas visitables.

Haspres

Cette commune possède un souterrain fort connu, dont la vocation était éventuellement une poudrière, voire un souterrain-refuge. Bien qu'étant intéressant, ce souterrain n'est pas une carrière souterraine, de ce fait nous l'excluons de cette étude.

La Sentinelle

La ville de La Sentinelle possède de larges et vastes carrières au lieu-dit « Saint-Christophe » et « Le Maréchal Ferrant ». Bernard Bivert mentionne un exploitant de pierre à chaux, nommé Charles Sturbois, actif en 1876 sur le site Saint-Christophe. Nous n'identifions nullement ce lieu-dit sur le cadastre du Consulat et le cadastre Napoléonien. Au lieu-dit Le Maréchal Ferrant, les exploitants sont Louis Lussiez et Charles Laurette, carriers de pierre à chaux actifs avant 1876.



Le Maréchal-Ferrant est à cette époque un tout petit hameau. Remarquons qu'aucune carrière n'est mentionnée sur le cadastre Napoléonien.

Les exploitants ne sont pas identifiés nommément. Par contre, il est trouvé des Lussiez : Charles (n°1), Léonie (n°107), des Laurette : Berthe (n°92), Angèle (n°97), Céline (n°108), Adèle, Jeanne, Placide (n°109), Placide, Clément, Henri (n°120), une Sturbois : Marie (n°91).

Si les individus nous restent tous largement inconnus, signalons tout de même l'existence d'un certain LUSSIEZ Louis Pierre Joseph, né le 4 mars 1859 à Trith-Saint-Léger, fils de LUSSIEZ Louis et de LAURETTE Henriette Gabrielle. De là apparaît immédiatement un état de filiation entre les Laurette et les Lussiez. Il se marie le 26 octobre 1881 à Le Thillot (88, Vosges) avec Prévot Marie Idalie.

Plusieurs effondrements ont été recensés au lieu-dit « Le Marechal Ferrant ». L'ineris en a fait le relevé suivant :

Juillet 1891 : effondrement en bordure sud de la rue Gambetta dont l'origine est indéterminée.

Mars 1973 : effondrement à l'intersection de la rue Henri Durre et de la rue Robespierre. Le désordre avait 4 m de diamètre et 6 m de profondeur. L'origine est indéterminée.

Janvier 2004 : effondrement d'une dalle d'un garage au n°275 rue Jean Jaurès. Cet effondrement s'accompagnait de fissures et d'un affaissement de 0,4 m de profondeur de l'ensemble du garage. Le SDICS a préconisé le comblement.

Petite-Forêt

La ville possédait une vaste carrière. Elle est très bien décrite dans l'ouvrage de Bernard Bivert. Elle a été déclarée en 1876 par Théodore Poix, cultivateur à Anzin. Cette carrière se situait dans le pourtour de la rue Barbusse. Creusée dans un sous-sol de très mauvaise qualité, cette carrière avait un profil particulier. La couche exploitable ne faisait qu'un mètre. De ce fait, les carriers ont creusé le ciel dans un tuffeau vert de tenue désastreuse.

En 1965 et 1966, des effondrements de grande ampleur ont eu lieu. Ces évènements ont participé à la création du SDICS. Bernard Bivert signale la destruction d'une douzaine de maisons.

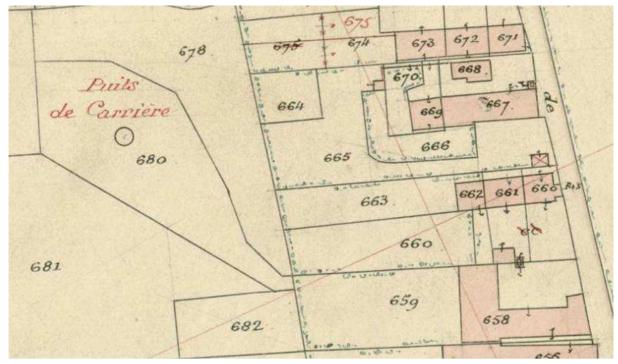
A ce jour, la carrière est totalement comblée.



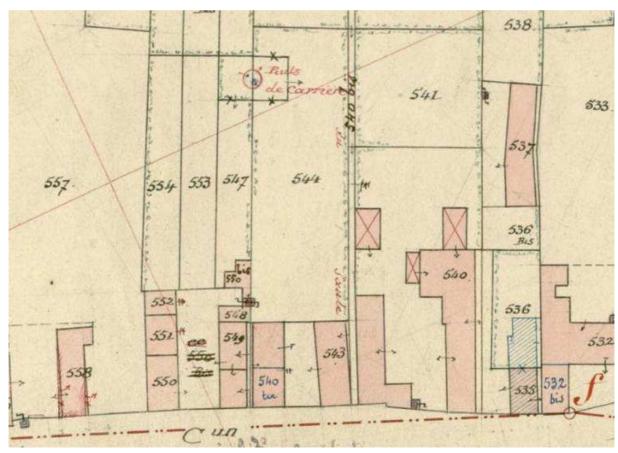
Le plan de l'ancienne exploitation de Petite-Forêt.

Rombies-et-Marchipont

Ce village est situé à l'extrémité Est du bassin extractif du Valenciennois. Plus à l'Est, il s'agit de la Belgique, territoire duquel nous ne connaissons aucune carrière souterraine. Le SDICS y a inventorié de nombreuses carrières souterraines, détectées par gravimétries. Deux ont pu être visitées. Les autres ne sont connues que par leur contour. Il s'agissait dans tous les cas d'exploitations récentes, liées à la pierre à chaux.



Dans le cadastre Napoléonien apparaît un puits de carrière près de l'impasse Dervaux.



Un autre puits est mentionné à la rue de l'Eglise.

Aucun puits n'est situé en centre-ville. Presque toutes les exploitations détectées sont situées dans des prairies ou des fonds de jardins. Il est à supposer que les agriculteurs menaient l'exploitation de chaux en tant qu'activité complémentaire.

La commune de Rombies-et-Marchipont connaît :

- 2 carrières visitées par le SDICS.
- 12 déclarations de carrières.
- 14 carrières détectées par gravimétrie (ou tout du moins, il s'agit de zones d'anomalies négatives).

Les exploitants reconnus par le SDICS via les déclarations de carrières sont :

Drousart ~ Il s'agit de BRONSART Léon, né en 1869, et domicilié 7 rue du Parquiau. A noter que cette rue ne nous est pas identifiée, même sur le cadastre ancien.

10	-vuviuc 1	Chracing_	grançais sa genn	11	"
24 Pronsart	P. 1	000 B 1	101,	1.	DP.
V4 Waruur	Zeon 10	109 Hembies	us Chef de men	age cultivateur	Latron.

Duquesnoy ~ Il s'agit de DUQUESNOY Druon, né en 1843, et domicilié 20 rue de l'Eglise.

	7	1			
			00 0.	0	6P1
on 1843_	ng		the de minage	cultivateur	Latron
	n 1843_	n 1843 y	n 1843 y y	on 1843 up ny Chefde ménage	

Fosse Nazaire (1876) ~ Le nom est répandu dans les familles rombinoises mais l'individu en tant que tel reste par contre non identifié.

Roger Charles (1876) ~ Le nom est correct, il est né en 1894 et domicilié au 38 rue de l'Eglise.

155 Lecord	Marie	1871	Tebourg	·	sa femme	- "	
158 Roger	100	180%	1	,	011		
136 Roger	harles	1894	Kombies	ug	leur fils	,,	

Gravelle Jean-Baptiste (1876) ~ Le nom est répandu dans les familles rombinoises.

Delvallée Aimée (1888) ~ Une famille Delvallée est domiciliée au 30 rue de l'Eglise, mais il s'agit d'une personne du prénom de Anna et née en 1903.

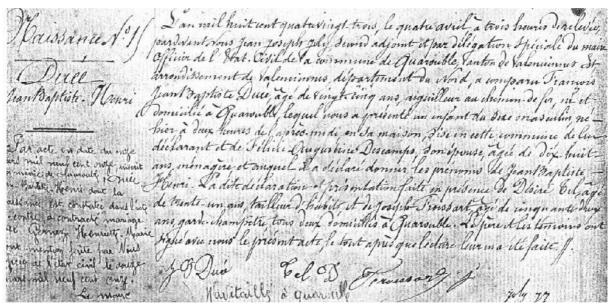
Algrave Ferdinand (1891) ~ Il s'agit de ALGLAVE Ferdinand, car le nom Alglave est très répandu dans le village. Nous ne trouvons pas de Ferdinand dans le recensement de 1906.

Duée Henri (1926) ~ Le nom est inconnu dans les familles rombinoises.

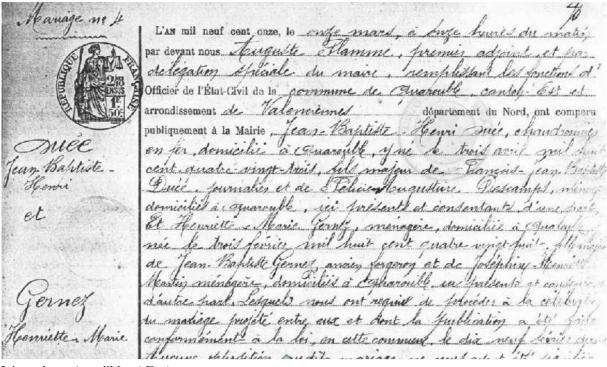
Dans le recensement de 1906, tous ou presque se déclarent comme étant des cultivateurs. Nous ne trouvons aucun carrier ni chaufournier.

Par contre, un individu du nom de DUÉE Jean-Baptiste Henri est bien connu. Il est originaire de Quarouble. Il est né le 3 avril 1883 à Quarouble. Il se marie le 11 mars 1911 avec Gernez

Henriette Marie. Il se déclare comme chaudronnier à cette date. Le 14 juillet 1935, lors du décès de sa femme, il se déclare comme étant monteur. Il décède le 21 juin 1944. A cette date, sa profession déclarée était celle de chaudronnier. Il est donc établi que l'activité de carrier devait être assez secondaire dans son existence.



L'acte de naissance d'Henri Duée.



L'acte de mariage d'Henri Duée.

		BA 3027 X
J(° 23	Le Vingt et am frion	mil neuf cent quarante-quafre
(DE	Buit heures	est décédé. Rue du cimetière
N. C.	municoquinge Jean Baptiste	
	quaroule (novi) Rue Victor &	
	le trois avril mil Fruit cont	CONTROL NO CONTROL CON
* /	dronmier on in fill der 9	
	Must et de Télient august	
cranscription N°8	Verifide Henrichte marie 9	
	S. Charles of the Manual Assessment	,4/
	Dressé, le Tringi et un juin	mil neuf cent quarante-quatre
	dix sept heures	
	Dudelance, transfer un a	
Jean Baptiste denni	a Acrobing i beau fill du de fi	的现在分词 医克拉特特氏征 化多克拉斯 医多克拉斯氏征 化二氯甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基甲基
Henri		
Duie .	qui, lecture faite, a e gué avec Nous C ast	on Gunner Faisant fonction
A STATE OF THE STA	de Manac par caligation. Maire de	
layer comme mel, in mot	Townsmit le aix sept fivelet me	I ment cent quarante quatres.
minime	Songe houses bur nous Soon	marrie, Maire de Quaroulle

L'acte de décès d'Henri Duée.

Conclusion

Comme cela a pu être évoqué, le Valenciennois possède un faciès aux allures variées. Nous regroupons les sites de la sorte :

- * <u>Les exploitations médiévales</u>: Hordain, Avesnes-Le-Sec, Estreux, Valenciennes Hiolle, Valenciennes Glacis, Valenciennes Milhomme, Valenciennes Fleurie, Valenciennes Château d'eau. Ce sont des exploitations très anciennes datant de 1400 à 1750.
- * <u>Les exploitations de chaux du type Saint-Saulvien</u>: Saint-Saulve, Rombies, Marly Chemin-Vert, Marly Cuvelier, La Sentinelle. Ces exploitations datent de plus ou moins 1850 et sont en mauvais état global pour ce qui est connu.
- * <u>Les exploitations de chaux du type Franc-Forésien</u> : Petite-Forêt, Anzin. Elles diffèrent de celles du dessus par un creusement entamé dans le tuffeau vert. Elles datent d'une même période.

La généalogie des carriers Valenciennois est faible en comparaison avec le Mélantois. Cette situation n'est pas anormale ; c'est celle du Mélantois qui est particulièrement riche. Espérons que celle du Valenciennois puisse se compléter peu à peu, grâce aux premières pistes de ce document.